

dans son contexte socio-historique, et interprété en fonction, l' Islam n'étant plus alors le fondement de l'analyse, mais seulement un élément parmi d'autres dans un système symbolique beaucoup plus complexe.

Dans le contexte de pluralisme communautaire qui est celui de Mashreq, la question de l'Etat, et de son identité, nous semble quant à elle déterminante, et donc la manière dont chaque groupe se définit par rapport à cet Etat. Ainsi Bâb Tebbané: aujourd'hui creuset de l'Islam sunnite militant, le quartier était dans les années 1970 étroitement lié à la Résistance palestinienne, dans les années 1960 il vibrait aux accents du nassérisme. Et à la réflexion, ces trois moments de l'itinéraire symbolique de Bâb Tebbâné expriment très exactement la même chose, savoir un refus de l'Etat en place, soit au nom d'un Etat idéal, arabe ou aujourd'hui islamique, seul légitime, soit dans le soutien actif au mouvement révolutionnaire d'un peuple sans Etat, les Palestiniens (précisément révolutionnaire parce que sans Etat).

Pour Khalîl 'Akkâwi, le za'im (chef) de Bâb Tebbâné, et ses shabâb (miliciens), ce refus de l'Etat relève de la fitra c'est à dire de l'inné, de la disposition naturelle, au même titre que les règles de conduite édictées par l'Islam. Vu de

Tripoli en effet, et a fortiori de Bâb Tebbâné, l'Etat est occidental, c à d créé par l'Occident qui a ainsi voulu imposer à l'Islam son propre modèle de modernisation / Westernization politique, au lendemain de la première guerre mondiale et lors du dépècement de l'Empire ottoman (lequel est aujourd'hui perçu comme le dernier Etat des Musulmans), l'Etat c'est aussi Beyrouth, la ville qui a le plus profité de la création de cet espace "national" libanais en tant qu'elle est devenue "capitale", l'Etat est maronite, une confession qui a participé activement à ce programme de construction "nationale" comme un agent (amîl) de l'Occident, accessoirement l'Etat est "bourgeois" ou "féodal", c à d instrument de la classe dominante, pour reprendre les slogans de Bâb Tebbâné de la fin des années 1960, l'Etat enfin est refusé dans l'absolu au même titre que les autres qui divisent l'Umma des Croyants. Fait intéressant à souligner : en Syrie, à Alep (une autre ville "lésée" par la création d'un Etat-nation), les quartiers populaires sunnites comme Kallasa par exemple, ont suivi exactement le même itinéraire du nassérisme à l'Islam, et le même amalgame est opéré aujourd'hui dans le discours islamique entre l'Etat, l'Occident, les Alaouites, et le "complot" de la "modernisation" politique.

Depuis le début de la guerre du Liban (1975), cette question de l'Etat peut sembler avoir été reléguée au second plan. Mais par delà l'évidence, et d'une manière plus globale, il serait plus juste de parler d'une destruction du politique, au sens d'"espace public" que lui donne H. Arendt. Et cette destruction concerne non plus le seul Liban, mais tout le Machreq, c à d un espace régional dans lequel les acteurs ne sont plus politiques, au sens wébérien du terme, les partis, organisations, les Etats ... ayant cédé la place à la 'asabiyya (ou pour reprendre une dénomination courante aujourd'hui : la jamâ'a), considérée comme une forme pré-politique - primaire - de regroupement. *Sur cet espace, la violence n'est que rapportée entre les acteurs →*

Où situer Bâb Tebbâné sur ce nouvel espace khaldounien ? Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'une 'asabiyya ne se construit jamais sur une seule ligne de clivage sociétal, mais au contraire à l'intersection de plusieurs lignes. Pour ce qui concerne Bâb Tebbâné, nous avons regroupé, pour la commodité de l'exposé, toutes ces lignes de clivage (confessionnel, de classe, ville/Etat, "politique" ...) en trois ensembles, trois niveaux d'identification de la 'asabiyya).

1er niveau : le quartier proprement dit. On retrouve là évidemment le clivage confessionnel : quartier sunnite contre quartier alaouite, et le clivage de classe, qui fut déterminant

lors de la constitution de la 'asabiyya par Ali 'Akkawi, le frère de Khalîl, à la fin des années 1960. Mais le "quartier" (avec des guillemets) est aussi un mode d'identification de la 'asabiyya Tebbâné qui se suffit à lui-même, et dans une certaine mesure on peut dire que dans la conscience collective il recouvre tous les autres. L'élément moteur de la 'asabiyya, ce sont les shabâb, c à d la milice du quartier, qui compte environ un demi millier de combattants (plus ou moins selon la conjoncture). Les shabâb sont en un sens la manifestation contemporaine d'un phénomène fondamental de l'histoire sociale du monde arabe-musulman que sont les milices urbaines. Et je renvoie là aux travaux connus de Claude Cahen sur ce même phénomène aux IX-X^o s - les fityân ou ahdâth - et de Ira Lapidus sur les zu'âr de Damas au XV^os. Entre parenthèses, ce dernier mot est passé dans le langage actuel et on parle régulièrement de za'rân pour désigner les shabâb de manière péjorative : voyous, mauvais garçons en quelque sorte. Pour les shabâb, le "quartier" (al-hâra) et le fondement même de leur identité, leur "sanctuaire", en dernière analyse ce pour quoi on se bat et sur lequel on ne transige pas. Jamais un élément armé extérieur ne sera admis à pénétrer dans Bâb Tebbâné, quelle que soit son appartenance nationale ou politique (soldat libanais, palestinien, syrien, etc.)

2° niveau d'identification pour Bâb Tebbâné : la ville. A partir du quartier, une certaine conjoncture politique peut conduire les shabâb à projeter leurs aspirations, leurs horizons symboliques au niveau de Tripoli dans son ensemble. Ainsi au début des années 1980, lorsque la Résistance populaire - nom de la milice du quartier à cette époque - prend sur elle de défendre militairement l'"honneur" de Tripoli contre l'armée syrienne. Il faut dire que cette assimilation du quartier à la ville est possible dans le cas de Tripoli, elle ne le serait pas à Beyrouth, la raison en est simple : protégée (si l'on peut dire) de la modernisation par l'écran de la capitale, la deuxième ville du Liban a conservé une structure communautaire homogène (80 % de sunnites, 20 % Roum/Melkites ou grecs-orthodoxes/catholiques) qui lui permet aujourd'hui de fonctionner encore en tant que telle, en tant qu'entité, acteur. Alors que Beyrouth ne peut plus être considérée comme une ville, mais seulement comme un espace urbain, éclaté, partagé entre différentes communautés allogènes à l'ordre urbain. On retrouve là esquissée la problématique classique de la ville arabe islamique, et de son existence, vérifié ou non. Autre point intéressant à souligner : en même temps qu'il s'identifie à la ville, le "quartier" s'intègre dans ce système régional khaldounien (tel que nous venons de le définir), qui règle de manière très hiérarchisée les rapports entre les différentes 'asabiyyât. Bâb Tebbâné est ainsi une 'asabiyya cliente de la Résistance palestinienne, tandis que les Alaouites

de Baal Mohsen sont les exécutants de la politique syrienne à Tripoli. Et jusqu'au départ de Yasser Arafat (en déc. 83), les affrontements entre les deux quartiers pouvaient être analysés dans une large mesure comme une guerre syro-palestinienne par procuration.

Dernier niveau d'identification pour Bâb Tebbâné : l'Umma des Croyants. Suite à l'invasion israélienne du Liban en été 1982, Bâb Tebbâné s'unit avec deux autres jamâ'at de Tripoli pour fonder le Mouvement d'Unification islamique (tawhîd), dont le Sheikh Sa'îd Sha'ban est l'Emir suprême. Le discours est projeté au niveau de la nation islamique tout entière. Sur front de défense de l'identité de Tebbâné, le discours arabe gauchiste de Khalîl, hérité de son frère, n'était plus suffisant. Il faut comprendre aussi qu'avec près de la moitié du pays occupé par Israël, avec une force dite multinationale - en fait occidentale - stationnée à Beyrouth et appuyée au large par la plus impressionnante armada jamais réunie depuis la 2^o guerre mondiale, avec le New-Jersey américain et les Etendards français, avec enfin un Etat qui essaye de se reconstituer, fort de cet appui, autour de la communauté maronite, le Sheikh Sha'ban à Tripoli n'a aucun mal à mobiliser l'opinion dans ses sermons du Vendredi, sur le thème classique et déjà évoqué de "l'Etat-invention de l'Occident", allogène à l'ordre islamique.